

Si j'en avais le temps et surtout le courage, j'aurais bien aimé écrire l'équivalent du *Livre des masques* de Rémy de Gourmont, mais pour parler exclusivement des écrivains qui n'ont pas encore trouvé la notoriété qui leur serait due. Eric Rondepierre en ferait partie de plein droit. Je l'ai découvert récemment, grâce à un cher ami, jeune écrivain talentueux, Patrick Froehlich, lui aussi pas encore connu comme il le devrait. J'ai commencé par ouvrir *Champs-Elysées*, livre qui m'a aussitôt captivé. Avant d'entrer dans le vif du sujet, je dois préciser que l'auteur accompagne ses proses de photographies qu'il prend lui-même. Elles ne sont ni anecdotiques ni illustratives : elles servent un dessein spécifique, qui relève autant de la littérature que de l'art conceptuel. Dans cette fiction, tout part de la scène finale d'un film où le héros (Pierre Clémenti) s'écroule et meurt sur la chaussée. Le cinéma fait partie intégrante des histoires qui sont ébauchées : on voit Gary Grant dans un jardin. Mais rien d'autre. Une simple référence suffit à déplacer le champ de l'action et à le transporter dans un autre espace. Il y a quatre récits dans cette œuvre. Quatre récits qui ne sont pas de véritables histoires, avec une quelconque intrigue, mais un enchevêtrement de réminiscences, celles de l'enfance, ou celle d'une rencontre. Les photographies incluses par l'auteur mettent l'accent sur des points précis : le guignol, une balançoire, trois petites filles et un ballon, mettant ainsi en relief des moments de chacun de ces récits. Il y a aussi des parcours, fracturés, inachevés, qui entraînent le lecteur dans des endroits fréquentés par le narrateurs (ou encore rêvés ou imaginés). Il n'y a pas de commencements ni de fins, mais des cheminements dans la mémoire, entrecroisés par d'autres souvenirs, d'autres instants, sans qu'on mesure l'importance ou la portée de tous ces nouements. Ce serait comme une promenade surréaliste qui n'aurait aucune continuité logique, mais une continuité secrète dans la projection d'une forme différente de l'art de raconter. A la fin, l'auteur s'interroge sur la photographie et sur la fugacité de ce qu'elle peut imprimer dans l'esprit. Le plus étrange de tout, c'est que ce qui semble si décousu et dépourvu de liens apparents possède un attrait car ces récits finissent par engendrer des sens et des intensités qui nous poussent à en poursuivre la lecture. Rien d'ésotérique là-dedans : simplement une autre manière d'envisager l'art de la nouvelle et de comment nous entrons dans un dédale mnésique qui ne nous égare pas. Au contraire, il nous fait voir de nouvelles perspectives dans l'art de la lecture.

La chronique de **Gérard-Georges Lemaire** in [verso-hebdo] 05-04-2018